



Thierry Di Rollo Number Nine



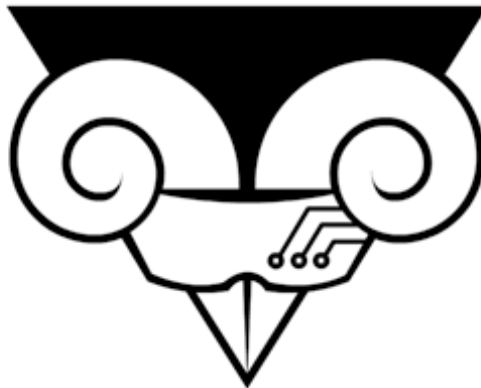
Number Nine

Thierry Di Rollo



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ce roman a précédemment été publié aux éditions Encreage.

ISBN : 978-2-84344-418-0

Parution : mars 2012

Version : 1.0 — 28/03/2012

Illustration de couverture © 2012, Erwann Perchoc d'après L2F1, Nikisublime et luvnjx

© 1997, Thierry Di Rollo

© 2012, Le Béal, pour la présente édition

PREMIÈRE PARTIE :
EN TREIZE

1.

Il fait un temps de pourri. Oui, certains jours, on aurait envie de cracher à la figure de tous ces salauds d'eurocrates qui nous ont mis dans une merde pareille, rien que pour les voir s'essuyer du revers de leur manche, ravalier leur colère, et serrer leurs dents en guise de seule protestation. On les tiendrait en respect avec nos armes, et puis, une fois qu'on aurait bien bavé sur ces porcs, on les fusillerait, l'un après l'autre, méthodiquement, avec jubilation. Ce serait une vraie fête, un hymne sanguinolent et crépitant à la délivrance, à la joie macabre de les voir s'effondrer à terre, comme des poids morts qu'ils seraient devenus, tous. Ils se répandraient alors dans la poussière comme du mauvais jus, bras désarticulés, jambes repliées, bouches béantes. Leur poitrine ensanglantée pulserait encore, palpiterait des derniers spasmes d'une vie qu'aucune de ces ordures n'aurait jamais méritée. Leurs yeux papilloteraient, suppliant muettement qu'on abrège leurs souffrances, mais nous ne céderions pas. Personne ne broncherait. On les regarderait mourir à petit feu, lentement, très lentement. Interminablement.

Oui, ça ferait sacrément du bien de les précipiter dans la tombe, ces maudits chiens, mais ça n'empêcherait pas toute cette misère de continuer à nous empoisonner l'existence. Et par moments, j'ai envie de vomir, à la vue d'un tel gâchis.

La contamination du site doit remonter à plus d'une quinzaine d'années, maintenant, peut-être même davantage. De toute façon, aucun de ses habitants ne serait plus capable de dater avec précision l'événement.

Moi, à l'époque, je me trouvais à des centaines de kilomètres d'ici et je quittais tout juste les jupons de ma mère, pour aller jouer à touche-pipi avec les copines du quartier derrière les usines désaffectées, après avoir longtemps hanté les dépôts d'ordures ouest de la Capitale.

On s'amusait bien ; les après-midi étaient diablement instructives. Je me souviens que ces petites nymphettes gloussaient sans arrêt de notre embarras de puceaux à trousser leurs robes salies. Mais nos mains fureteuses se promenaient tout de même, entre leurs cuisses douces et malingres. Les chipies les plus entreprenantes nous permettaient de pousser plus loin nos investigations et se laissaient gaillardement tripoter la vulve encore vierge de toute toison. C'étaient celles-là, bien sûr, qui obtenaient auprès des morveux du coin un succès jamais démenti, mais les places étaient chères. Les bagarres allaient bon train et je ne gagnais pas à tous coups.

Alors, bien souvent, le bataillon de vaincus dont j'étais se rabattait sur les plus moches, les bouffies ou les rondettes à la propreté plus que douteuse et dont personne ne voulait, ou alors en toute dernière extrémité, quand plus rien d'autre n'était disponible et que le besoin se faisait pour le moins pressant. Bah ! leurs mains tellement expertes nous consolait de bien des choses.

Non, vraiment, on ne se doutait de rien, alors. On se contentait de vivre, de découvrir ce qui en valait la peine, et ça nous suffisait bien.

L'école, on y allait quand le directeur parvenait à dégoter un instituteur, libre même pour quelques semaines, et daignant venir enseigner dans les banlieues les plus mal famées de la Capitale. Les deux conditions étaient presque impossibles à réunir en même temps et cela tenait proprement du miracle quand le membre du vénérable corps enseignant finalement dépêché honorait son contrat jusqu'à son terme.

Les plus lucides ou les moins courageux d'entre eux partaient invariablement au bout de deux jours, trois lorsque leur vaillante vocation professorale les poussait à une obstination inconsidérée et, par voie de conséquence, complètement inutile. Ils délaient donc sans demander leur reste, comme des voleurs, à la tombée de la nuit, après avoir déserté leur appartement de fonction, escaladant les grilles de l'établissement, haletants, jetant de rapides coups d'œil par-dessus leur épaule comme pour s'assurer que leur supérieur n'était pas sur leurs talons, prêt à les gourmander comme de mauvais élèves. On les guettait, quelquefois, et on les bombardait de caillasse en guise de cadeau d'adieu. Car ils ne revenaient jamais, évidemment ; en quinze ans d'une scolarité plus que cahoteuse, je n'aurai jamais eu deux fois le même enseignant pour une même matière dans la même année.

Je les vois encore courir, ces instituteurs verts de trouille, silhouettes folles et obscures dans les rues jonchées d'ordures, ployant sous la grêle de nos pierres. Nous, on riait tout ce qu'on savait à les regarder calter comme des rats épeurés, leur valise sous le bras, l'autre main protégeant vaille que vaille un crâne soumis à rude épreuve. De toute façon, cela ne les changeait pas beaucoup des traitements saugrenus dont on les gratifiait en cours : boulettes de papier, crachats, projections d'objets en tout genre, chahuts indescriptibles. Mais j'aurai malgré tout appris à lire et à écrire au long de cette instruction houleuse, et même à décrocher un diplôme de bonne conduite attestant du niveau honorable des connaissances que j'avais laborieusement acquises. C'était au demeurant tout ce que le gouvernement pouvait offrir à des fils et filles de chômeurs patentés ou de gagne-petit saisonniers. Même si, au bout du compte, ce certificat ne nous servait à rien.

2.

Il n'y avait en effet pas de travail pour les banlieusards. Nos parents, entre deux corvées lamentables que dénichait pour eux le Bureau Européen du Placement, avaient juste le droit de brigander et de grappiller les étals des forains des plus proches marchés, tant qu'ils ne se faisaient pas prendre. Et nous, on était simplement destinés à assurer la relève, une fois qu'on serait en âge de se débrouiller tout seuls. Tant qu'on ne se ferait pas prendre.

C'était notre vie. Il y en avait de meilleures, c'est sûr, mais les points de comparaison n'existaient pas, ou alors nous étions définitivement inaccessibles.

Les quartiers des *richards*, comme les appelaient mon père et ma mère, se trouvaient à l'autre bout de la ville. Ils étaient féroce­ment gardés et surveillés. Les autorités de la ville avaient fini par barricader la zone franche d'un haut mur de béton. Y pénétrer aurait relevé de l'exploit suicidaire. Ces salauds de vigiles étaient armés jusqu'aux dents et il n'était pas rare de retrouver au petit matin, à proximité de l'enceinte, le corps d'un banlieusard sur le bitume, le ventre déchiqueté par la puissance de l'arme qui l'avait atteint. Le cadavre pourrissait ainsi en pleine rue, sans que quiconque vienne le réclamer.

Simple­ment, cet imbécile, comme un tas d'autres avant lui, avait voulu passer de l'autre côté pour découvrir par lui-même à quoi pouvait bien ressembler la demeure d'un homme riche et mesurer, piteusement, toute l'étendue de sa propre misère. Et tout ce qu'il avait récolté, c'était un trou énorme dans l'estomac, le privilège lamentable d'une sépulture à ciel ouvert, et la certitude qu'à la première nuit tombée tous les rats des environs se rueraient sur sa charogne jusqu'à ce qu'il ne reste plus du corps qu'un chapelet d'os blanchis par le soleil. À l'époque, j'aurais dû m'habituer au contact de ces carcasses puantes et dégoulinantes de sanie, mais ça me dégoûtait horriblement. Et puis, je ne savais pas qu'un jour, je serais obligé de...

Ces centrales de malheur tournaient depuis une bonne centaine d'années, pour les plus anciennes. Alors fatalement, et malgré l'entretien permanent et rigoureux dont elles faisaient l'objet, elles sont tombées en panne les unes après les autres. Parfois, c'était réparable, mais la plupart du temps, les dégâts causés se révélaient considérables : irradiation totale des endroits où avaient été implantées ces saloperies sur une circonférence de plusieurs dizaines de kilomètres, sols improductifs pour un

siècle au moins le temps que la terre résorbe toute la radioactivité généreusement distillée par l'explosion ou la fuite du réacteur nucléaire. Sans parler des autochtones.

Au début, on les évacuait par avions ou trains entiers, après les avoir soumis à une décontamination sommaire. Et puis, au bout d'un moment, les pannes devenant beaucoup trop fréquentes, on a préféré les laisser sur place. On avait remarqué, aussi, que leur transfert dans des zones d'habitations encore saines n'était pas du tout du goût des populations qui les accueillaient. On ne voulait pas de ces pollués, comme ils furent vite appelés. On n'en voulait au demeurant nulle part. Alors, ils retournaient d'où ils venaient, sans rien dire, sans même protester.

La vie, sur les territoires sinistrés, s'était donc organisée petit à petit. La plupart des résidents étaient employés par les sociétés chargées des travaux de nettoyage et d'assainissement, "nettoyer" et "assainir" consistant uniquement à enterrer la centrale sous des milliers de tonnes de béton, puisque c'était le seul moyen dont on disposait, et dont on dispose toujours, pour stopper l'irradiation. Une fois la chape de béton coulée — il fallait compter, au bas mot, plusieurs mois de travaux —, la société remerciait tout son beau petit monde de s'être laissé contaminer avec autant de conscience et d'abnégation en dépit des vêtements de protection qu'elle leur avait si gracieusement fournis. Puis elle rapatriait son matériel et son personnel d'encadrement le plus rapidement possible au siège de la maison mère, basé à des centaines de kilomètres de là, bien sûr.

En tout cas, on aurait pu croire que les problèmes s'arrêteraient là, vu que le pire était largement passé. On se trompait. Le pire était encore à venir. Et j'allais en faire partie, comme quelques autres *triés sur le volet*, pour reprendre une des expressions favorites des autorités de l'époque.

Quand les sociétés de décontamination avaient déguerpi, les habitants étaient restés sur place, eux. Alors, il avait bien fallu les occuper, ces braves gens, coincés qu'ils étaient entre des terres totalement incultivables et les barrières de barbelés qui circonscrivaient leur zone subtilement déclarée *interdite*. C'est donc à ce moment-là que les plans de sauvetage des *régions injustement frappées* — je n'invente rien, c'est la terminologie officielle — ont été lancés. Oh ! pas bien fort, comme on peut s'en douter. Et s'il avait fallu en croire les campagnes médiatiques et les propos vibrants, pathétiques, tenus par les dirigeants des pays concernés, tous les sites ratatinés auraient été transformés du jour au lendemain en véritables lieux de villégiature. Évidemment, ce n'est pas tout à fait comme cela que ça s'est déroulé, mais l'opinion publique avait besoin d'être rassurée. Par le biais des cinq canaux satellites européens télévisés.

3.

Mes parents possédaient donc une télévision. Le gouvernement leur en avait fait don, à eux comme à toutes les familles des banlieues miteuses de la Capitale. On ne payait pas l'électricité, non plus, mais il était interdit de dépasser une certaine consommation mensuelle. Au-delà, c'était pour nos pommes. Ce qui fait qu'on n'allumait que ce foutu poste. On ne chauffait pas, l'hiver, ou alors seulement lorsqu'il faisait vraiment trop froid ; on s'éclairait aux bougies, que j'allais chaparder dans les magasins centraux ; on se douchait à l'eau froide, quand il y avait de l'eau ; une eau couleur de rouille, imbuvable, et qui devait sortir tout droit des égouts, vu l'odeur. Et j'entends encore mon père hoqueter d'une voix amusée : « *Ça entretient, fiston, l'eau glacée. Tiens, regarde donc comme ils font, ces satanés russkofs. Ils plongent tout nus dans les fleuves gelés, ils frétilent comme des gardons, là-dedans.* (Des gardons. Il était bien le seul à savoir encore à quoi ça pouvait ressembler, ces bestioles.) *Ils ont raison, bon dieu ! Et on devrait le faire plus souvent. Des bains pareils, ça facilite sacrément le transit sanguin et la circulation intestinale. Sûr !* » Je lui souriais, sans rien dire. Mon père confondait tout, sous prétexte de parler savant, mais sa façon inimitable de mélanger les mots à consonance vaguement technique ou scientifique était touchante. Même si devant *sa* télé, c'était toute autre chose.

Là, assis sur une chaise en paille déjetée, il donnait libre cours à son langage de charretier et injurait copieusement tous les politiciens qui avaient le malheur de défiler dans la lucarne, n'en épargnant absolument aucun. Il fulminait, littéralement. Il bondissait sur son siège qui vacillait de façon menaçante sous les secousses de son postérieur ; mais il ne se rendait compte de rien. Ma mère, debout en retrait, aussi raide qu'un piquet, comme si elle assistait à une messe — *sa* messe cathodique à elle —, hurlait encore plus fort, si c'était possible, pour le faire taire. Elle n'y parvenait jamais et, résignée, l'entendait brailler contre tous ces *trous du cul* qui laissaient mourir les pauvres à petit feu dans les banlieues et ailleurs. Il aboyait à n'en plus finir et ça devenait quasiment impossible de suivre un discours en son entier. Il ne retrouvait finalement son calme que lorsque l'eurocrate bedonnant ou maigre comme une asperge disparaissait de l'écran.

Domage. Moi, ils m'amusaient bien, ces hommes-troncs pomponnés, constamment tirés à quatre épingles dans des costumes riches mais très sobres, sans

doute pour ne pas offusquer les banlieusards et leur condition misérable. À les écouter, ils étaient toujours prêts à secourir les populations les plus défavorisées ; des mesures étaient prises pour remédier à des situations devenues insupportables qu'ils se faisaient un devoir urgent et prioritaire de solutionner, etc., etc.

D'ailleurs, le problème des centrales défectueuses était justement en passe d'être résolu, lui, et à la hussarde, comme disait mon père dans ses heures de hautes envolées lyriques. On nous offrait du travail, *enfin*. Un vrai, rémunéré grassement. Pas une mission de deux ou trois jours à aller ramasser des pommes de terre dans les champs industriels des grands domaines. Non, un emploi pour très, très longtemps — certaines publicités télévisées parlaient même de postes à vie —, des contrats à durée tout ce qu'il y avait de plus indéterminé, pérerait encore mon père. Il ne croyait pas si bien dire.

4.

Je me suis présenté le premier jour de l'automne d'il y a trois ans. Si je m'en souviens avec autant de précision, c'est tout simplement parce que ma mère, en consultant le calendrier crasseux accroché au mur de sa chambre, avait relevé ce signe du destin en l'estimant plus qu'encourageant. Maman aurait fait une très mauvaise voyante.

Le bureau qu'on avait mis à la disposition du fonctionnaire chargé du recrutement était exigü. Et quand je suis entré, j'ai eu l'impression d'étouffer.

Il était assis, ne bougeait presque pas. Il avait l'air de faire corps avec son siège, comme si, à la naissance, on l'avait sorti avec, du ventre de sa mère. Mais je suppose que tous les serviteurs de l'État doivent susciter ce même genre de réaction.

Ses yeux étaient cerclés de lunettes rondes aux verres légèrement fumés. Ses joues, sèches, se creusaient, son menton fuyait. Il était totalement chauve. Tout à fait le type d'homme auquel on n'a même pas envie de dire bonjour au détour d'une rue, alors que cela fait pourtant vingt ans qu'on le croise chaque matin.

Il m'a fait asseoir, m'a étudié d'un œil précis, revenant plusieurs fois sur ma tenue vestimentaire. Elle devait l'inspirer, c'est sûr, mais en quoi ? impossible de le dire : les traits de son visage restaient absolument impénétrables. Mon père m'avait pourtant donné pour l'occasion son vieux costume bleu qu'il ne sortait de l'armoire qu'une ou deux fois par an, lorsqu'il était convoqué à un entretien professionnel. Les entretiens se succédaient en vain, évidemment, mais le costume demeurait, lui, patiné par l'usure et les lessives, rapiécé avec amour ici ou là par ma mère. Et je me suis souvent demandé si mon paternel n'aurait pas semblé moins miséreux, à ses employeurs improbables, simplement vêtu de ses habits de tous les jours, c'est-à-dire d'une salopette noire de crasse et d'un débardeur jauni par la sueur, dont il ne se séparait jamais même pour dormir.

J'ai cru que ce silence allait durer aussi longtemps que la mort, mais, au bout d'un moment tout de même, il a eu l'air de se réveiller. La voix était encore plus repoussante que le personnage.

— Alors, comme ça, vous avez envie d'aventure ?

Il reprenait presque mot pour mot le slogan d'une des campagnes gouvernementales sur la question.

— Vous brûlez de partir pour ces contrées lointaines où tout est à reconstruire, hmm ?

— Oui. En tout cas, c'est ce que dit la publicité.

— C'est ce qu'elle dit, en effet. Vous savez, au moins, de quoi il s'agit ?

— Je crois, oui.

— Je vous écoute.

— Les sites européens contaminés ont besoin de main d'œuvre. De beaucoup d'hommes. C'est tout ce que je sais.

— Normal, c'est tout ce qu'on a bien voulu vous en dire. Vous avez donc parfaitement compris ce que la télévision officielle matraque à longueur de journée, sur ses cinq canaux satellites, depuis plusieurs semaines. Quant à moi, je suis ici pour vous en apprendre plus.

Là, il avait souri imperceptiblement. Cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

— Effectivement, avait-il repris, les territoires irradiés souffrent d'un manque cruel d'infrastructures les plus diverses. En clair, d'hôpitaux, d'assistances judiciaires, administratives, et d'un corps de policiers aptes à maintenir un ordre public souvent bafoué. L'État a besoin de vous, jeune homme.

Je n'en étais pas intimement persuadé. Je ne désirais qu'une chose, en fait : qu'il en vienne au point crucial — le montant du salaire proposé pour la sale besogne. Car c'était une sale besogne ; de cela, au moins, j'en étais à peu près sûr.

— Vous vous plierez donc au passage de quelques tests destinés à évaluer vos aptitudes intellectuelles et à mieux cerner les traits dominants de votre personnalité. Cela nous permettra ainsi d'adapter votre profil psychologique à la fonction que vous serez peut-être amené à remplir sur l'un des vingt-trois sites. C'est d'ailleurs tout ce que je vous souhaite. Vous avez compris ?

— Oui, je pense.

— Des questions ?

J'hésitais.

— Des questions ?

— Quel est le montant du salaire ?

Il avait souri, là encore. Mais cette fois-ci, je ne me trompais pas sur l'ironie et le mépris que son rictus de dromadaire exprimait tranquillement.

— Il varie en fonction du pays d'accueil, du taux de change que celui-ci pratique, et de l'importance de la tâche qui vous est assignée, bien entendu. Mais, en monnaie moyenne et constante, disons dans les mille euros par mois. Cela répond-il à votre question ?

Ça y répondait complètement. Au-delà, même, de mes espérances les plus folles. Mille euros ! Tout ce que mon père et ma mère ne pourraient jamais gagner en un an de petits boulots minables. J'aurais été prêt à signer une éternité aux Enfers, pour une telle somme.

Les tests avaient été jugés concluants, même si on avait estimé plus prudent de ne pas m'en communiquer les résultats. J'ai reçu mon affectation cinq mois après l'entretien. Par chance, je restais en métropole. L'ancienne France, comme on dit encore.

5.

Les eurocrates avaient débaptisé les sites ; chacun d'eux avait reçu en échange un numéro, de un à vingt-trois. Celui sur lequel on m'envoyait portait le chiffre treize. « *Un autre signe de bon augure* » avait prophétisé ma mère.

À mon arrivée, je n'ai vu qu'une grande enceinte bétonnée, haute de plusieurs mètres, au sommet de laquelle, comme si cela ne suffisait pas pour dissuader les rares inconscients qui auraient voulu encore se risquer dans ce genre d'endroit, avaient été placées des clôtures barbelées. Un agent de la sécurité était venu m'attendre à la gare. Un moustachu taciturne, les yeux vert sale.

Il m'avait voituré jusque-là sans décrocher un mot, soupirant continuellement. Je ne l'intéressais visiblement pas et, au bout de dix kilomètres de route, il m'avait même complètement chassé de son esprit. Il donnait l'impression de transporter un convoi de fantômes, au nombre duquel j'étais. J'avais mis cette indifférence sur le compte d'une lassitude engendrée par la routine de son travail ou d'un blasement somme toute bien compréhensible, vu le spectacle affligeant qui nous entourait.

Car tous les paysages proches des sites irradiés se signalent par un dénuement et une désolation extrêmes. Et quand je dis cela, je suis encore loin de la vérité. Comme le répète souvent Lumsky, un brûleur, il faut vraiment le voir pour le croire. Et il a foutrement raison, cet imbécile.

La sensation qu'on retire de cette vision apocalyptique, la première fois qu'on la subit, n'a en effet rien de comparable avec l'horreur glacée et un peu irréelle des images télévisées qu'on nous diffuse quotidiennement. C'est encore mille fois plus horrible. Simplement parce qu'il n'y a plus rien, plus une herbe, plus un arbre. Rien. Et c'est ce néant, cette absence de tout, qui vous prend à la gorge. On a envie de vomir. On se croit mort, irrémédiablement mort, et condamné par une espèce d'instance cosmique totalement farfelue à traverser la vallée de sa propre insignifiance, de sa propre vacuité d'être humain. Cela agit comme une sorte de miroir implacable, de reflet fidèle de la connerie monumentale des hommes, de leur capacité quasi miraculeuse à faire n'importe quoi, et à le faire en pleine connaissance de cause.

Mon chauffeur ne fixait que le ruban gris bleu de la route goudronnée qui défilait, inexorablement ; il rotait, de temps à autre. Mais moi, je ne pouvais pas

détacher mon regard de ce saccage délibéré et sordidement prémédité. Ces terres desséchées et noires, c'était moi qu'elles représentaient. Ma suffisance et ma fin prochaine, mon orgueil stupide et mon pourrissement. L'homme dans toute sa splendeur de petit connard prétentieux. À la botte d'une saleté d'Europe qui nous avait tous grugés jusqu'à la moelle.

J'ai tapoté l'épaule de mon moustachu, pour lui faire signe de se ranger sur le côté. Il n'a même pas cherché à discuter. Il a freiné brusquement, puis s'est garé — il devait avoir l'habitude. Je suis allé dégurgiter la nourriture fade que l'on m'avait servie dans le wagon-restaurant pendant le voyage. Mais je ne me sentais pas mieux pour autant en remontant à bord du véhicule. Mon zombi, lui, s'était contenté de cracher par terre, sans un regard pour moi avant de redémarrer.

Après les formalités et les contrôles d'usage au pied de l'enceinte — cela avait demandé au gros balourd de faction plus d'une demi-heure de recherches et de vérifications diverses —, on avait pu passer de l'autre côté.

Le village se dressait à flanc de colline. Cinq cents maisons, peut-être un peu plus. À peine un bourg. Les toits avaient dû être rouges. Ils coloraient maintenant d'un brun macabre la rondeur chauve du mamelon. Pas d'herbe, là non plus. Aucun arbre. Rien. Rien. Mais je n'ai pas remarqué tout de suite, sur la gauche, situé à cinq kilomètres à vol d'oiseau du hameau, le bloc de béton gigantesque qui se profilait sur l'horizon. La centrale. La Défunte, comme on l'appelle ici ; mais, cela, je l'ignorais encore. J'étais seulement atterré de penser que des gens par centaines pouvaient encore vivre dans un endroit pareil.

Je commençais à regretter d'être venu jusque-là, et les mille écus mensuels que m'avait promis mon recruteur me semblaient bien dérisoires, soudain. J'avais traversé la vallée de la mort pour entrer en Enfer. J'étais en train de le comprendre et c'est ça qui faisait sourire le zombi à mes côtés. La consternation muette et pétrifiée des nouvelles recrues, à la vue de ce qui les attendait et dont elles n'avaient même pas soupçonné l'existence, le vengeait probablement de sa propre crédulité à s'être précipité lui aussi dans le même piège, et ce, bien avant elles.

Zombi m'a déposé devant la mairie, puis est reparti en trombe. J'ai grimpé le grand escalier. Un réceptionniste casqué et armé, retranché derrière un guichet vitré, a examiné d'un œil éteint mon ordre d'affectation, puis a grommelé : « Troisième bureau, deuxième étage. » Il flottait dans l'édifice une drôle d'odeur que je n'arrivais pas déterminer.

Je ne pouvais pas me tromper. Le troisième bureau du deuxième étage était le seul bureau occupé de tout l'hôtel de ville. J'ai frappé. On a bougonné de l'autre côté de la porte un approximatif "Entrez !" Je suis entré.

— Vous êtes en retard !

L'homme était plutôt petit, mal rasé, mal fagoté, puant l'alcool et le tabac à plein nez. J'ai balbutié :

— Le train a dû stopper plusieurs fois, en cours de trajet. La locomotive donnait des signes de fatigue dans les côtes.

La locomotive. Le seul train d'état encore en service entre la Capitale et l'est du pays. Une pitié.

L'autre grognait, rencogné dans son siège.

— Bon, ne perdons pas de temps, j'ai à faire. Bien sûr, j'ai parcouru le rapport vous concernant. Intéressant. Vous aimez les animaux, n'est-ce pas ?

La question m'a surpris. Et là aussi, j'aurais dû me méfier.

— Euh, oui, comme tout le monde, je pense. Pourquoi ?

— Pour rien. Vos tests révèlent une forte propension à l'empathie.

— L'empathie ?

— Oui, l'empathie. La capacité de s'identifier à ceux que vous côtoyez, de ressentir ce qu'ils ressentent. Vous comprenez ?

Je comprenais, mais je ne saisisais pas très bien le rapport entre les animaux et cette faculté plutôt bizarre.

— Bon, vous serez fouisseur. Le dernier que nous avons a demandé sa mutation et l'a obtenue. Dommage pour le site, d'ailleurs, car c'était vraiment un très bon élément. Espérons que vous saurez le remplacer efficacement. Pour les questions d'ordre pratique, adressez-vous à l'intendant Neuvaine. Il habite au trois de la rue des marronniers, juste derrière la mairie. Il vous donnera tous les renseignements utiles concernant votre travail. En attendant de vous revoir, et en vous souhaitant un bon séjour en treize.

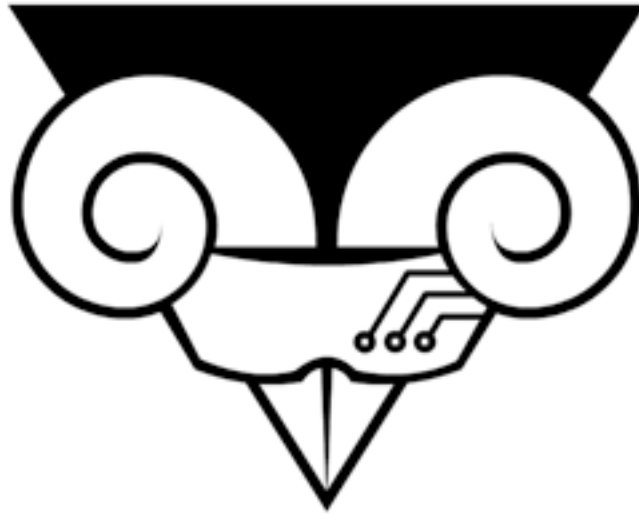
Il m'a serré la main nerveusement, puis a quitté le bureau au pas de charge, me laissant seul. « *Vous serez fouisseur.* » J'ai appris très vite, depuis, en quoi cela consistait.



« Il y a ainsi une odeur de chairs coupées, tailladées, des cris qui résonnent encore. Rien qu'une guerre de plus qui s'achève... »

[Bankgreen](#)

de Thierry Di Rollo



e-Béal's

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le trentième-sixième livre numérique des éditions du Béal's
et a été réalisé en mars 2012 par Clément Bourgoïn.